



Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

64-65 | 2011

Les genres de discours vus par la grammaire

La grammaire pour elle-même et en elle-même ... au-delà des genres ? L'exemple de *La grammaire des fautes* d'Henri Frei

Dominique Klingler



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1401>

DOI : 10.4000/linx.1401

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2011

Pagination : 69-84

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Dominique Klingler, « La grammaire pour elle-même et en elle-même ... au-delà des genres ? L'exemple de *La grammaire des fautes* d'Henri Frei », *Linx* [En ligne], 64-65 | 2011, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1401> ; DOI : 10.4000/linx.1401

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

La grammaire pour elle-même et en elle-même ... au-delà des genres ? L'exemple de *La grammaire des fautes* d'Henri Frei¹

Dominique Klingler

Université d'Avignon et des pays du Vaucluse

Cet article propose de réfléchir sur le type de lien pouvant ou non être établi entre genre de discours ou texte², et grammaire(s). La *Grammaire des fautes* d'Henri Frei, parue en 1929, était notre réflexion. Cette grammaire se démarque de la conception saussurienne jugée trop étroite par l'auteur, car selon ce dernier, une

¹ Nous remercions les évaluateurs anonymes de cet article. Nous avons tenu compte de leurs remarques pour la version définitive du texte en remaniant ou en supprimant plusieurs passages de la version originale. Nous assumons toutes les imperfections et erreurs qui demeurent dans cette nouvelle et dernière version.

² Ces deux termes sont des para synonymes dans cet exposé. Adam (1990, 1992) et Slatka (1975) les différencient. Pour résumer et selon Adam : Discours = texte + conditions de production *versus* Texte = discours – conditions de production. D'autres critères que nous n'exposons pas ici permettent de justifier cette dichotomie (cf. Rastier, 2005). On sait par ailleurs que le terme de « discours » est souvent réservé à l'école française de « l'analyse de discours » dont font partie les travaux de Michel Pêcheux, celui de « texte » étant d'avantage utilisé dans les études s'apparentant à la linguistique textuelle ou à la grammaire de texte. Pour simplifier on peut dire que les premiers ont une vocation « philosophique », alors que les seconds observent des phénomènes de construction dans l'unité « texte », par opposition à l'unité « phrase », en vue de produire des grammaires de texte.

science ne peut étudier un instrument envisagé en lui-même et pour lui-même³. A l'inverse de cela, « la linguistique fonctionnelle a pour unique et véritable objet le langage⁴, envisagé comme un système de procédés qui est organisé en vue des besoins qu'il doit satisfaire » (édition de 2007 : 44). Un besoin peut utiliser divers procédés alors qu'un procédé ne correspond pas à un besoin donné (Brunot, 1922). La grammaire, les grammaires, quant à elles, ne peuvent se départir du langage et des langues qu'elles contribuent à décrire. Or, peuvent-elles se départir du genre de discours quand on sait que le plus souvent elles se limitent à l'étude de la phrase et de ses constituants ?

Nous commencerons par préciser le sens de « genre » et de « type » *versus* variétés de français ou d'une langue donnée, et les critères prototypiques qui ont prévalu pour établir des genres de discours ou de textes dans la littérature. Nous rappellerons comment les grammaires pratiquent des réductions telles que celle de l'exemple, pour construire leurs objets et leurs questions théoriques, alors que Frei opère sur des données vives, et cela afin d'expliquer certains phénomènes linguistiques absents des données « exemplaires » des grammaires. Une présentation de quelques aspects de la théorie nous permettra d'illustrer des particularités du français que l'on retrouve dans des variétés populaires faisant l'objet des études sur le français parlé et les corpus oraux dont ceux du GARS, entre autres.

1. Genre, textes et variété de langue

1.1. Textes et genre

La littérature sur les discours ou textes, fait apparaître les deux termes du titre de ce paragraphe, termes difficiles à dissocier. On en trouve un troisième, « type » ou « prototype », en concurrence avec « genre ». Il semble plutôt réservé à la linguistique textuelle qui a revisité la théorie de Propp et des formalistes russes, ainsi que celle de la narratologie (Brémond, 1973). On pense par ailleurs immédiatement aux travaux originaux d'Adam, cités dans la bibliographie. Tous ces travaux mettent en avant l'idée de traits prototypiques pour le texte et celle d'une organisation spécifique, ce qui lui confère le statut d'une unité supérieure à la phrase. Chez certains il est question de « grammaire » d'histoire ou de texte (Kintsch *et alii*, 1976, 1985) pour ce qui concerne le genre du récit.

Une autre approche du récit, celle des psychologues et des psycholinguistes, suppose l'existence d'un « schéma narratif » à l'instar de Bartlett (1932). Les expériences de ce dernier ont en effet permis d'isoler une structure mémorielle stable et invariante en demandant à des sujets d'effectuer des tâches de rappel d'une même intrigue. L'hypothèse d'un schéma au niveau cognitif, que ce soit chez l'adulte ou chez

³ Notre titre est un clin d'œil à la dernière phrase du *Cours de Linguistique Générale* : « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même » (en italique dans le texte du Cours).

⁴ Bally qui dirige la thèse de Frei, *La grammaire des fautes* (soutenue le 11 Avril 1929), fait remarquer que son thésard ne distingue pas clairement « langage » et « langue » contrairement à Saussure qui parle de « faculté » pour le langage (cf. Amacker, 2001).

l'enfant au cours de son développement, est maintenue et vérifiée dans de nombreux travaux ultérieurs (Denhière, 2004 ; Fayol, 1985).

Nous adoptons ici l'idée que le terme de « genre » renvoie plutôt à des unités qui appartiennent aux domaines journalistiques, littéraires, philosophiques ou autres. En revanche, le terme de « type » renvoie à la structure même de l'unité et aux traits prototypiques qu'on peut en dégager, ce qui permet de postuler des invariants. Rien n'empêche cependant de trouver des traits descriptifs ou narratifs dans le genre journalistique, ou dans le genre philosophique, littéraire... Le genre demeure inséparable d'un type de texte, lequel obéit à une structure prototypique et peut être traversé par différents types de texte (cf. les travaux d'Adam).

1.2. La variété de langue

Il s'agit de la langue telle qu'elle est utilisée par une communauté donnée, et / ou dans différents registres, voire styles⁵ : français parlé vs français écrit, poli vs vulgaire (Frei, édition de 2007). Il est possible de créer des liens métonymiques entre ces différentes catégories : le français parlé peut être poli, vulgaire, normé.

Dans la grammaire de Frei (2007 : 34), le français étudié est dit « français avancé » par opposition à la langue *normalisée* ou du *passé* (italiques de l'auteur). L'auteur précise qu'il a effectué une « enquête » sur tout ce qui « détonne » : les « fautes, innovations, langage populaire, argot, cas insolites ou litigieux, perplexités grammaticales, etc ». Nous verrons cependant que le but de l'auteur n'est pas de décrire une grammaire de cette variété pour elle-même afin de la distinguer d'une autre, mais d'étayer par le biais de cette étude une théorie de la motivation fonctionnelle du langage matérialisé par les / la langue(s). Pour cela, Frei ne s'est pas lancé *a priori* dans l'étude d'un genre, mais bien dans ce qui selon lui est une variété de français utilisé par une catégorie de locuteurs donnés. Il a dû constituer un corpus dans lequel il a pu observer des fautes. Le corpus de Frei n'est pas un corpus oral transcrit mais il est cependant fait de « français parlé ». Dans le contexte de la grammaire de Frei cette expression n'est pas synonyme d'« oral », de français produit oralement, de « grammaire de l'oral ». Le terme de « français parlé » est synonyme de français ordinaire, populaire, « plébéen » comme dans la grammaire de Damourette et Pichon. Frei s'intéresse avant tout à la « langue commune », la « langue de communication » qui a sa raison d'être « biologiquement » car elle nous sert à transmettre nos pensées. Dans cette langue commune, il distingue la « langue cursive » c'est-à-dire la langue écrite, celle des affaires, de la publicité, de la presse, de la littérature, et la « langue courante », celle parlée, populaire, mais aussi écrite qui ne s'actualise pas dans ce genre de textes. Cependant « ce n'est pas un paradoxe de dire que la langue courante est plus proche de la langue cursive que de l'argot, et la langue cursive plus proche de la langue courante que de la langue littéraire et poétique. » (Frei, édition de 2007).

Parmi les travaux récents, ceux du XX^{ème} et du XXI^{ème} siècle sur le français oral ou ordinaire, certains se focalisent sur la langue même et sur ses aspects macro

⁵ Ici il faut entendre « style » dans le sens de Bally (cf. *Le langage et la vie*, 1926 et *Traité de stylistique française*, 1921).

syntaxiques⁶, et non sur le genre bien que ces aspects micro et macro syntaxiques ne puissent s'en départir. Il n'est pas dit cependant que le genre exerce une influence sur les structures dégagées. C'est ce qu'envisagent, à la rigueur, les travaux sur la textualité cités *supra*. Les travaux sur le français parlé et l'oral établissent des différences de structuration syntaxique entre le français « normé » tel qu'on pourrait le trouver à l'écrit, et celui que l'on entend dans différents contextes de production orale (cf. les travaux de Blanche-Benveniste et de Deulofeu⁷ et de l'école du GARS).

Cependant, bien avant ces travaux, l'aspect parlé *vs* écrit de la langue intéresse déjà Bally. Dans ses feuillets sur la thèse de Frei, il fait allusion au caractère elliptique de l'oral, lequel peut faire fi de la grammaire, et ajoute : « la langue parlée, plus spontanée, est assez semblable, d'un idiome à un autre. Cela pourrait servir de base à une étude comparative ». On sait que Frei, ancien élève de l'École des Langues Orientales à Paris, connaissait le chinois et le japonais. Son profil savant de typologue, comparatiste, est relevé par Bally dans ces mêmes feuillets : « L'étendue de vos connaissances et notamment votre intimité avec des langues aussi différentes que le chinois et le japonais, voilà ce qui a contribué à vous libérer de beaucoup d'idées toutes faites » (Amacker, 2001). La fréquentation d'autres langues a permis en effet à Frei de réfléchir sur l'édification d'un modèle fonctionnel, qui tienne compte de l'absence ou de la présence de certaines catégories grammaticales dans les langues ; cela va dans le sens d'une « économie » de la langue, des langues. Ainsi les langues connues de Frei ne possèdent pas, par exemple, de pronom relatif, ni d'article devant le nom. Or, Frei remarque que le français dans certaines variétés, et en contexte de productions textuelles, fait l'économie d'unités grammaticales ; cela contribue à le rendre « fautif » sans pour autant le rendre sémantiquement inintelligible, puisqu'il n'y a pas d'échec communicatif. Dans ce modèle, en effet, la faute est en quelque sorte le symptôme que Frei s'emploie à diagnostiquer à travers des « besoins ». Il en sera question dans la troisième section de notre exposé. Au contraire de cela, dans les grammaires scolaires traditionnelles et normatives, la faute est fustigée. Le discours grammatical se veut « normé » sans s'appuyer sur la faute pour élaborer son propos. Mais est-il pour cela totalement à l'écart du genre ou du type de discours ? Qu'en fait-il et qu'en sait-il ? Car il faut bien qu'il tire son propos d'une matière, or c'est bien celle du discours, sorte de fabrique du langage, à laquelle nul n'échappe.

2. La réduction « exemplaire » de la grammaire

2.1. Le principe

La première réduction du « réel » de la langue, opérée par la grammaire est celle de la phrase. Toute grammaire en son début arrête une définition de la « phrase » pour en faire son objet d'étude, ce qui n'est pas sans poser problème⁸. Les grammaires

⁶ Cf. entre autres les travaux du GARS.

⁷ Cf. la communication de Deulofeu reprenant le modèle de Blanche-Benveniste sur les deux grammaires dans ce même volume (disponible en ligne sur le site CPTC, Université de Bourgogne).

⁸ Les grammaires proposent en général un certain nombre de phrases (phrase sans verbe, de différentes modalités etc.) qui seront éliminées au profit de la phrase canonique retenue et à décrire.

définissent en général, la phrase, ou du moins décrètent un modèle de phrase canonique qui soit observable et analysable en différentes parties (cf. Riegel *et alii* ; Le Goffic). Cependant, le fait est que dans la réalité communicative du langage et du discours on communique avec des énoncés et des textes, jamais avec des phrases (Ducrot *et alii*, 1980).

La grammaire, les grammaires, lorsqu'elles sont des outils formels, algébristes, opèrent des réductions d'autant plus drastiques qu'elles se préoccupent de décrire la compétence. Elles n'ont pas comme ambition de décrire le fonctionnement de la langue. On connaît leur capacité à analyser des phrases créées, dont les énoncés ne sont souvent pas ou peu attestés ; ces phrases sont parfois discutées comme n'ayant jamais été entendues, et donc suspectées d'agrammaticalité⁹ ou de fabrication *ad hoc*. Au contraire, les grammaires traditionnelles, fonctionnelles et linguistiques¹⁰, recourent souvent aux constructions attestées, et présupposent donc une connaissance de l'objet dont elles cherchent à décrire le fonctionnement. A une échelle plus importante, des travaux comme ceux de Biber reflètent l'ambition de faire une grammaire sur la base de *corpora*. Car certes les phrases peuvent illustrer des règles, or ces dernières viennent de l'usage en discours. Les travaux aixois du GARS s'entendent pour défendre également ce point de vue. La question de l'unité à circonscrire aux fins analytiques demeure cependant, et se pose aussi dans ce cadre de façon cruciale. L'analyse ne peut en effet porter que sur un objet arrêté et délimité. Les grammaires de l'oral abondent en terminologie sur ce point, retenant les critères prosodiques pour isoler des unités plus ou moins larges¹¹, ou d'autres critères, nommant les unités retenues différemment voire même autrement que « phrase ».

Cependant, le trait commun du discours grammatical, que ce soit sur du corpus ou des exemples créés, oraux ou écrits, quelle que soit la théorie défendue, est d'être enfermé dans le genre énonciatif du discours savant et universitaire. Ainsi si le genre n'est pas son objet d'étude, il peut lui servir indirectement, à d'autres fins...entre autres à fournir du discours métalinguistique, propre à la grammaire, maintes fois moqué dans les pièces de Molière.

2.2. Les phrases « exemplaires » vides

Les phrases d'une grammaire peuvent se vouloir exemplaires, à plus d'un titre, en relation avec un art de penser ou des croyances. Les exemples d'Arnauld et Lancelot (1660) qui définissent la grammaire comme « l'art de penser », sont édifiants en même temps qu'ils illustrent une règle : « Dieu est bon », « Dieu, qui est invisible, a créé le monde, qui est visible », « La terre est ronde », « Deus quem amo » etc... Ces phrases sont des cristallisations nous renvoyant au genre religieux, moral, savant, à

⁹ Le terme utilisé par les natifs devant porter des jugements de grammaticalité est parfois pondéré. Ils qualifient certaines créations de « bizarres » et s'empressent de créer un / des contexte(s) pour tester l'intelligibilité des phrases en question. Autrement dit l'exemple de phrase est remplacé, contextualisé dans du discours.

¹⁰ Nous pensons ici à *La grammaire méthodique du français*, citée en bibliographie.

¹¹ Cf. *Grammaire et prosodie*, Travaux du Cerlico n° 21 (2008) et n° 22 (2009), *Grammaire de l'intonation* (Morel et Danon-Boileau, 1998).

leurs énonciateurs si l'on partage ou connaît leur culture. Malgré cette polyphonie et ce renvoi à d'autres discours dont on ne peut se détacher¹², malgré cette archive discursive, les exemples grammaticaux se veulent des formes vides. Barthes (1957 : 200-201) les traite de « parole mythique », dépourvue d'énonciateur, à moins qu'il ne soit masqué. « Quia ego nominor leo », extrait de la fable et écrit dans une grammaire, s'adresse au lecteur pour lui dire : « je suis un exemple de grammaire destiné à illustrer la règle de l'accord de l'attribut », commente Barthes (*ibid.*). Ainsi le genre dont est extrait l'exemple ne sert pas à étayer la règle, pas plus que le lecteur ne reconnaît des paroles prononcées par un personnage, le lion¹³. Pourtant le genre est bien là au départ, mais il a été écarté, pour les bienfaits supposés d'une démonstration grammaticale, fondée sur une production littéraire attestée. L'exemple, extrait pur, dépourvu de « faute », obéit au principe impératif d'illustrer une règle, voulant souvent dicter une norme. A l'époque de Vaugelas, la norme est arbitrairement établie sur la base d'une variété parlée par une communauté et une classe que Vaugelas reconnaît. Ainsi la faute n'est dans ce cadre qu'une entorse à cette norme. Autrement dit, ce qui est appelé « faute » dans une variété peut être grammaticalement juste, et n'est pas une faute dans une autre variété¹⁴. Frei a su réhabiliter la faute dans ce sens, travaillant sur des unités phrastiques attestées dans des genres textuels donnés, ce que nous abordons plus bas.

3. La réhabilitation de la faute, genre et données

3.1. La fonction de la faute

La grammaire des fautes commence par une introduction à la linguistique fonctionnelle (pages 15-45 dans l'édition de 2007). C'est essentiellement la « faute » qui en est le centre. Elle est présentée comme n'étant plus un tabou, puisque dotée d'une fonction, et non arbitraire. L'attitude qui consiste à opposer un fait de langue « correct » à une « faute », est brocardée par Frei. En effet, et comme nous l'avons souligné dans la section précédente, il est impossible de délimiter, ou de mesurer ce que recouvrent des notions vagues, telles que « correct » vs « incorrect ». Selon Frei, et d'un strict point de vue fonctionnel, « la correction ou l'incorrection des faits de langue » dépend de leur « degré de conformité à une fonction donnée qu'ils ont à remplir ».

De plus, le point de vue normatif et le point de vue fonctionnaliste ne s'accordent pas sur la définition de ce qui est « incorrect ». Le point de vue normatif, parle de « faute » pour tout ce qui transgresse une norme collective et « administre » en

¹² Cf. Foucault et Deleuze, pour tout ce qui touche aux énoncés et à l'archive.

¹³ Dans *Notre Dame de Paris*, cet extrait retrouve sa signification : [...] « la féodalité demande à partager avec la théocratie, en attendant le peuple, qui surviendra inévitablement, et qui se fera, comme toujours, la part du lion, *quia ego nominor leo* ». Livre V, chapitre II, ceci tuera cela.

¹⁴ « Bélixe : Ô cervelle indocile ! Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment, On ne te puisse apprendre à parler congrûment De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive, Et c'est comme on t'a dit, trop d'une négative Martine : Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous ». (*Les Femmes Savantes*, Molière, Acte II, scène 6)

quelque sorte une correction au fautif¹⁵. Le point de vue fonctionnaliste, défendu par Frei, parle d'incorrection lorsqu'il n'y a pas adéquation à une fonction donnée, celle d'économie, de clarté, d'expressivité etc... C'est ainsi qu'un fait de langue peut être correct mais inadapté à une fonction, ce qui provoque un quiproquo, une équivoque, un échec communicatif. Un exemple phare donné par Frei, concerne une faute fréquente chez les francophones natifs, à l'oral comme à l'écrit. Cette faute permet d'éviter un quiproquo. A l'oral, lorsqu'on dit : « C'est lui *quila*¹⁶ fait venir », l'interprétation de l'énoncé peut être : « C'est lui qu'il a fait venir » ou « c'est lui qui l'a fait venir ». L'énoncé fautif produit par les natifs francophones, « c'est lui qui l'a faite venir », permet de combler l'un des déficits de la forme *quila*, malgré sa parfaite incorrection, en indiquant le genre du pronom *l'* (édition de 2007 : 17). C'est ainsi que Frei explique fonctionnellement cette faute d'accord abusif du participe passé ; elle a une raison d'être. Un fait de langue correct peut présenter un aspect déficitaire pour servir une fonction donnée, d'où le recours à la transgression qui n'est jamais gratuite, cependant rarement acceptée par les puristes.

3.2. La finalité

Le fonctionnement linguistique est porteur d'une finalité, comme le fonctionnement biologique. Frei insiste sur la mise en rapport de trois termes dans cette finalité : un terme initial, une série de moyens, une fin. Le terme initial est l'excitant qui crée la fonction même, et le moyen destiné à la satisfaire. La fonction crée l'organe. Dans le langage, le déficit provoque un besoin qui va déclencher le procédé destiné à le satisfaire. Ce procédé est matérialisé par la faute ; c'est ce qu'illustre l'exemple du déficit de *quila* dont on a vu qu'un procédé fautif pouvait le combler (cf. *supra*).

La finalité a une autre caractéristique ; elle est sélective. Lorsqu'une forme de la langue n'est pas ou plus adaptée à une fonction donnée, elle est oubliée voire « refoulée », selon Frei. C'est ainsi que des formes correctes, peu à peu inadaptées, ne sont plus correctes (« au cas que », « à cause que » etc.). Ce sont ces phénomènes mémoriels qui permettent la création de nouveaux procédés pour satisfaire une fonction. La faute peut être un passage obligé qui, dans certains cas, fixe une nouvelle norme ; elle n'est pas négligeable.

Dans une telle théorie, le langage est motivé et le but de Frei est de décrire le fonctionnement linguistique. La grammaire des fautes n'est pas une fin en soi. Il ne s'agit pas de recenser des particularités, fautives ou non, de la langue ordinaire ou orale par rapport à une autre variété, celle écrite par exemple. Cela reviendrait à décrire la grammaire d'un état de langue à un moment donné, ou d'une variété de langue. Le but est clairement de dégager une loi ou des lois fonctionnelles du langage sur la base de

¹⁵ C'est le point de vue Rousseau (1750) dans sa *Lettre à Lécot* : « [...] Ma première règle, à moi qui ne me soucie nullement de ce qu'on pensera de mon stile, est de me faire entendre. [...] Pourvu que je sois bien compris des Philosophes, je laisse volontiers les puristes courir après les mots. [...] Rousseau peut mal parler françois et que la Grammaire n'en soit pas plus utile à la vertu. » Ce point de vue s'apparente au *besoin d'expressivité* dégagé par Frei (Chapitre V de *La grammaire des fautes*).

¹⁶ Cf. *La grammaire des fautes* (édition de 2007) : 17.

productions attestées, qui de ce fait ne peuvent échapper au genre et à la réalité du discours. Malgré cela, la grammaire de Frei use du discours grammatical, et produit des exemples de fautes. Le fait est que cette grammaire se construit à partir des procédés et des besoins, non à partir des données elles-mêmes. Pourtant il faut avoir décidé en amont de recourir à un type de corpus qui permette d'observer des fautes dans un contexte et un genre donnés. Sans cela les fautes seraient fabriquées *ad hoc*, sans qu'on puisse en attester l'existence dans la réalité de données. Nous abordons ce point ci-dessous.

3.3. Les données attestées et le genre

Dès lors que la grammaire de Frei se prescrit de dégager des lois fonctionnelles du langage, elle est confrontée à la variété de français à étudier : « le français populaire ? Le français écrit ? le français de Paris ? Celui de Genève ? Le français des petites villes ? etc. » (Edition de 2007 : 39). Ce sont les questions préliminaires que Frei pose. Il écarte d'emblée l'idée de recourir à des exemples non attestés, fabriqués.

Le choix est fait d'exposer les faits de langue de manière déductive en partant de besoins fondamentaux constants dans le langage : le besoin d'assimilation et de différenciation, le besoin d'économie (d'invariabilité), le besoin d'expressivité¹⁷.

C'est le français en tant que « langue courante » (cf. *supra*, 1.2.) qui est choisi comme variété de langue, utilisée par certaines couches dites « populaires ». La langue étant destinée à communiquer, certains textes reflètent essentiellement cet aspect ; le rédacteur ou le locuteur privilégient une forme d'économie : celle qui consiste à éviter la complexité et la prolixité. Ainsi il est possible de trouver en français écrit (« langue cursive ») : « *Ce qu'il* importe dans le pays, est le nombre » vs « *Ce que ça* importe dans le pays, c'est le nombre », en français parlé ou « langue courante » chez Frei. On retrouve le même besoin d'invariabilité dans ces deux formes fautives, la forme correcte étant : « Ce qui importe dans un pays, c'est le nombre ». La phrase indépendante se transforme en relative avec le minimum de changements :

Ça importe	ce que ça importe
Il importe	ce qu'il importe

Les deux formes diffèrent mais obéissent au même besoin.

La langue littéraire est écartée comme n'étant pas celle de « grande communication », ne privilégiant pas la nécessité de transmettre rapidement un contenu. Si les genres de textes qui privilégient la « langue de grande communication » sont, selon Frei, ceux des affaires, de la publicité, des journaux, Frei fera parmi d'autres le choix d'un genre bien spécifique qu'il estime être un « pont entre l'écrit et le parlé ». Il lui est fourni par L'Agence des prisonniers de guerre¹⁸. Il y trouve des lettres « rédigées le plus souvent par des personnes de culture rudimentaire – généralement des femmes du peuple – expédiées de tous les coins de France, [qui] reflètent assez

¹⁷ Bally reprochera à Frei de ne pas être parti des procédés dans sa théorie des besoins, et parlera parfois de « moyens » plutôt que de « besoins ». Ainsi, selon Bally, le fait d'éviter la liaison dans « Il a trop été dans l'eau » est un moyen d'éviter l'interprétation « Il a trop pété dans l'eau ».

¹⁸ Le Comité de la Croix Rouge de Genève, 1914.

fidèlement l'état de la langue courante et populaire d'aujourd'hui » (2007 : 42). Le genre épistolaire, dans le contexte particulier de la guerre et des disparitions de soldats, fournit un contexte riche en demandes d'explication, questions urgentes, qui nécessitent le recours à certaines constructions complexes en français, de la part des rédacteurs à la recherche des leurs. C'est là que Frei va puiser du matériel linguistique qui « détonne », viole la norme, mais obéit à des besoins fondamentaux qui n'auraient pas été dégagés aisément d'un genre normé. En effet les besoins fondamentaux s'articulent avec le genre bien spécifique des lettres demandant des nouvelles de tel ou tel prisonnier, prisonnier dont l'auteur de la lettre ne sait pas s'il est encore vivant et où il se trouve. Dans ce qui suit nous avons choisi l'exemple du besoin d'invariabilité dans le traitement des relatives à travers les données épistolaires de Frei. Les demandes d'explications et de nouvelles dans les lettres aux prisonniers, ou de prisonniers à leur famille, nécessitent la construction de séquences d'arrière plan et de commentaires d'où le recours à la subordination et l'emploi d'unités comme le relatif.

4. Le besoin d'invariabilité : le cas du *pronom relatif*

4.1. *Bref rappel des contraintes inhérentes au français dit « standard » ou normé*

Dans la grammaire traditionnelle du français moderne, la subordonnée relative est une proposition régie par une autre d'où elle reçoit sa fonction ; elle ne peut exister de façon autonome. Elle a pour tête une unité pronominale, le « pronom relatif », qui la met en relation avec un antécédent. Ce pronom est en même temps un connecteur subordonnant (Touratier, 1980), sans qu'on soit sûr qu'il soit un anaphorique. Selon Le Goffic (2000), ce serait plutôt un « intégratif », saturé par un terme devenu son antécédent. Différentes fonctions du pronom relatif ont été très tôt dégagées dans la littérature. Arnauld et Lancelot (édition de 1997 : 55) montrent qu'un relatif peut être mis pour une conjonction et un pronom démonstratif, ou qu'il tient lieu de conjonction, ou qu'un relatif tenant lieu de démonstratif n'a plus rien d'une conjonction. Ce pronom relatif n'est pas invariable, et varie en fonction du contexte, changeant de forme (*qui, que, dont* etc.). La littérature mentionne pour le français, plusieurs types de relatives classées selon des critères sémantiques et syntaxiques (cf. entre autres Godard, 1988), telles que les relatives restrictives, appositives ou libres, attributives, classement qui reste discutable (cf. Kleiber, 1987).

4.2. *Le pronom relatif dans le « langage populaire » (Frei, 1929) ou le français non standard des lettres*

Les contraintes liées aux relatives et aux interrogatives figurent parmi celles qui posent le plus de problèmes aux apprenants étrangers (cf. Klingler, 2012), mais aussi aux natifs francophones. La grammaire de Frei illustre parfaitement ce dernier point en recourant à des données de natifs¹⁹ dans un genre épistolaire spécifique.

¹⁹ Les travaux sur le français parlé citées en bibliographie relèvent ce même trait.

On trouve des contenus similaires dans l'ensemble des lettres retenues par Frei. La famille, l'épouse, les enfants, les proches, adressent des demandes à La Croix Rouge, pour savoir si tel ou tel soldat est encore en vie et ce dont il a besoin, afin de lui envoyer des colis. Les proches s'inquiètent aussi de ne plus recevoir de lettres du soldat en question. Ce type de texte requiert des constructions parfois complexes à relatives, mais les données ne reflètent pas d'emplois de pronoms relatifs dans ce contexte épistolaire. C'est une unité invariable qui apparaît, *que*. Elle apparaît là où devrait apparaître un pronom relatif notamment à l'emplacement de *dont*. Voici quelques exemples extraits de la *Grammaire des Fautes* :

- (1) *Je voudrais bien savoir dans quel hôpital il a été évacué et s'il y est encore, ce **que** je doute fort car il aurait donné de ses nouvelles.*
- (2) *Je vous écris ces quelques lignes pour vous demander des nouvelles de mon fils **que** nous n'avons plus rien reçu depuis le 24 Septembre.*
- (3) (réponse d'un soldat) *Tu me diras si tu m'as envoyé le colis **que** tu me parlais. J'ai également reçu celui **que** tu me parles.*

Etc.

Que a pu s'installer à cause de sa ressemblance avec le *que* du complément d'objet direct, (*une chose *que* j'ai peur ; *une chose *qu'il* faut faire attention) mais ce n'est pas la seule explication. Sa généralisation obéit au besoin d'invariabilité. Dans la théorie de Frei, ce besoin d'invariabilité est massivement reflété par une unité invariable telle que *que*.

Plus loin, Frei montre que ce même *que*, joue aussi le rôle de *qui* :

- (4) *Dites bien le bonjour à Mlle Rose **que** j'espère est toujours en relation avec lui.*
- (5) *Je vous écris une lettre **que** je pense vous fera plaisir.*

C'est notamment une construction courante avec *c'est* + relatif (exemple de décumul dont il est question *infra*, en 7) :

- (6) *C'est nous **qu'on** paie. Plutôt que : c'est nous **qui** payons.*

Le corpus épistolaire montre aussi la rareté de *lequel* (souvent remplacé par *quoi*), et celle de *où*. Aux emplois indifférenciés de *que* s'ajoutent les emplois décumulés. Ils se caractérisent par l'emploi de *que* comme subordonnant, et par celui simultané d'un pronom personnel dans la relative. Ces relatives sont dites « décumulées », parce que le relatif standard est remplacé par deux termes qui ont chacun leur rôle : *que* celui d'un subordonnant ; le pronom personnel celui de l'unité attendue dans la relative :

- (7) *M.F. **qui** a été blessé le 27 septembre et ramassé par les Allemands **que** depuis nous sommes sans nouvelles de **lui**.*
- (8) *J'ai encore deux fils **que** je voudrais bien être renseignée d'**eux**.*

Ce décumul n'est pas réservé qu'aux cas obliques. On trouve aussi :

- (9) *C'est des types **que** le malheur des autres les amuse, Ceux **que** ça **les** intéresse pas n'ont qu'à sen aller.*

Le classement de ces emplois par Frei rejoint celui bien connu de Damourette et Pichon (1911-50). Ces auteurs, à l'instar de Frei, parlent du « relatif » *que* indifférencié, de relatives décumulées, de « plébéiennes » :

- (10) *L'homme à **qui que** j'en ai parlé.*

Dans cette dernière le pronom relatif est suivi de *que*.

5. Quelques conséquences grammaticales de ces « réalités » de faits de langue observés

5.1. Des usages à la portée de tous

Les usages « fautifs » de relatifs observés par Frei dans des contextes attestés, corroborent le principe de « besoins », dont celui d'invariabilité à des fins fonctionnelles essentiellement liées à la spontanéité du flux communicationnel, que ce soit à l'écrit comme à l'oral. L'auteur rappelle (2007 : 236), que personne ne peut se vanter de ne « jamais commettre ces fautes dans le parler déboutonné de tous les jours ». Et de citer comme exemple, un énoncé du discours que Valéry prononça lors de sa réception à l'Académie : « Sous ce nom difficile à porter, et *qu'il* fallait tant d'espoirs pour oser *le* prendre, il a conquis la faveur de l'univers etc. ».

Des travaux récents sur le français oral, cités en bibliographie, attestent de tels emplois, notamment dans le discours radiophonique et télévisuel, ou les reportages sportifs, discours en direct soumis à la rapidité, puisque leur production en temps réel tente de calquer la vitesse de jeux sportifs comme le foot, le tennis et bien d'autres.

A cela s'ajoute que l'extension de l'usage de *que*, qui illustre parfaitement le besoin d'invariabilité, ne rend pas les énoncés inintelligibles. A travers lui, cependant, c'est la « définition et l'existence même du pronom relatif qui sont en jeu » (Frei, 2007 : 234). *La grammaire des fautes* fait en effet revenir sur la définition du pronom relatif, telle qu'on la trouve dans les grammaires. Elle peut faire l'objet de discussions ou de désaccords, notamment sur la base de critères sémantiques (cf. les brefs rappels de la section 4.1.). On sait que le pronom relatif n'existe pas dans certaines langues dont le chinois et le japonais que connaît Frei, qu'il est facultatif dans d'autres comme l'anglais. C'est donc une unité, qui telle qu'elle est constituée cumulant la fonction de subordonnant et de pronom en français moderne²⁰, à cause de sa variabilité, ne satisfait pas le besoin d'invariabilité. Des subterfuges sont nécessaires pour le satisfaire ; seuls des énoncés attestés issus de données unifiées, permettent de les déceler. La suppression du pronom relatif traditionnel est d'ailleurs ce qui permet de réaliser « l'interchangeabilité entre la phrase indépendante et la subordonnée » (Frei, 2007 : 239) :

²⁰ Certains emplois de *que* sont attestés au XII^{ème} siècle et au XVI^{ème} siècle, où *que* est un nominatif (ex : « Pour mieulx ce faire, l'introduisoit es compagnies des gens sçavans que là estoient. », (Rabelais, *Gargantua*).

- (11) *Il est disparu* = *Mon frère qu'il est disparu.*
(12) *Le malheur des autres les amuse* = *Ceux que le malheur des autres les amuse.*
m) *On n'y trouve jamais rien* = *Un magasin qu'on y trouve jamais rien.*

5.3. Quel statut pour que ?

La question reste posée du *que* invariable dans ces variétés (Klingler & Véronique, 2012). Soit on le considère comme un relativisant unique, soit comme une conjonction vide, pure, à l'instar de Frei. Des données d'apprenants de langue seconde, dont la langue première ne possède pas de relatif pourraient corroborer cette hypothèse. Lors de la sollicitation de textes narratifs, les « relatifs » sont utilisés comme des conjonctions et n'ont souvent qu'une seule forme alors que les traits pronominaux du pivot syntaxique sont absents (cf. Klingler, 2009). D'autres procédés qui consistent essentiellement à ne pas complexifier les énoncés sont aussi employés par les locuteurs non natifs qui évitent ainsi tout pivot syntaxique comme dans leur langue première.

Conclusion

Frei, en élaborant une « méthode linguistique », une grammaire, où les faits de langue ne sont ni rangés d'après l'ordre de la grammaire traditionnelle, ni d'après celui de la grammaire de signification²¹, propose une investigation des besoins, des motivations inhérentes au langage. En intégrant le matériau fautif dans le raisonnement grammatical du besoin et du fonctionnement, il revient d'une certaine façon à « l'ancienne psychologie du langage » (Frei, page 44).

De ce fait, il ne peut se passer de données et du recours à des productions attestées. Le lien avec le genre et le texte est cependant indirect puisqu'il n'en fait pas ses objets d'étude. C'est pourtant le genre épistolaire produit par une certaine population qui sert à isoler et extraire les constructions fautives. Elles manifestent en effet un fonctionnement du langage et sont le symptôme de certains besoins. Elles restent ainsi tributaires des textes dans lesquels elles apparaissent, ainsi que de leurs auteurs. Ce sont en quelque sorte leurs marques de fabrique puisqu'elles n'existent pas sans contexte ni genre de production.

Nous n'avons exposé ici, à titre d'exemple, que le besoin d'invariabilité. L'exemple du relatif en français, tel qu'il est étudié par Frei, est attesté par de nombreux autres travaux qui reprennent certaines des remarques de la *Grammaire des Fautes*, sans adhérer à l'idée de l'existence du besoin d'invariabilité qui pourrait entraîner le français, dans son évolution, vers la suppression du pronom relatif (Frei, page 241). D'un autre côté, les travaux actuels menés sur de longs corpus, unifient parfois ces corpus dans un même genre (reportage) et un même thème (sport, météo...) alors que les objets à observer ne sont pas forcément le discours ou le texte. Si donc la relation au genre diffère, il semble que la grammaire et le discours grammatical ne puissent l'évacuer pour articuler une théorie sur la base d'observables.

²¹ C'est ce que font à la même époque Bally et Brunot.

Ce qui demeure, c'est que la grammaire reste cantonnée dans l'énonciation qui la caractérise (cf. *supra* la section 2.2.), celle du discours grammatical où le genre « exemple », dont l'origine varie, domine pour illustrer un propos qui reste à l'extérieur des énoncés de phrases. Le discours de la grammaire de Frei n'échappe pas à ce paradoxe.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, J.-M., 1990, *Éléments de linguistique textuelle, théorie et pratique de l'analyse textuelle*, Liège, Mardaga.
- ADAM, J.-M., 1994, *Le texte narratif*, Paris, Nathan Université.
- ADAM, J.-M., 1999, *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Paris, Nathan Université.
- AMACKER, R., 2001, « Charles Bally juge la grammaire des fautes d'Henri Frei : de la stylistique à la linguistique générale », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, vol.54, Droz, Genève, p. 5-20.
- ARNAULD, et LANCELOT, 1660, *Grammaire générale et raisonnée*. Edition de 1997, Paris, Allia.
- BALLY Ch., 1926, *Le langage et la vie*, Paris, Payot.
- BALLY, Ch., 1921, *Traité de stylistique française*, Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung.
- BARTHES, R., 1957, *Mythologies*, Paris, Seuil.
- BARTLETT, F.C., 1932, *Remembering: A study of Experimental and social psychology*, Cambridge University Press.
- BIBER, D., 1988, *Variation across speech and writing*, Cambridge, CUP.
- BIBER, D., Conrad S., Reppen R., 1998, *Corpus linguistics. Investigating language. Structure and use*, Cambridge, CUP.
- BLANCHE-BENVENISTE, Cl., 2000, *Approche de la langue parlée en français*, Paris, Ophrys,
- Bouchard, D., 1982, « Les constructions relatives en français vernaculaire et en français standard : étude d'un paramètre », in Claire Lefebvre (Ed.), Tome 1, Québec, OLF, Collection Langues et Sociétés, p. 5-48.
- BRÉMOND, C., 1973, *Logique du récit*, Paris, Seuil.
- BRUNOT, F., 1922, *La pensée et la langue*, Paris, Masson.
- DAMOURETTE, E., PICHON, J., 1911-1934, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, Paris, Éditions d'Atrey (7 tomes).
- DELEUZE, G., 1972, *Un Nouvel Archiviste*, Paris, Scholies, Fata Morgana.
- DENHIÈRE, G. et alii., 2004, « Psychologie cognitive et compréhension de texte : une démarche théorique et expérimentale », in *L'unité texte*, S. Porhiel et D. Klingler (Eds), Association Perspectives, Pleyben, p. 74-95.
- DEULOFEU, J., 1981, « Perspectives linguistiques et sociolinguistiques dans l'étude des relatives en français », in *Recherches sur le français parlé* 3, p. 135-194.
- DEULOFEU, J., 1988, Syntaxe de « que » en français parlé et problème de la subordination, in *RSFP* N°8, pp.79-104.
- DUCROT, O. et alii, 1980, *Les mots du discours*, Paris, Les Editions de Minuit
- FAVRE DE VAUGELAS, C., 1690, *Remarques sur la langue française, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, Paris, Desprez, Edition de 1981, Paris, Champ Libre.

- FAYOL, M. 1985, *Le récit et sa construction, une approche psycho-cognitive*, Delachaux et Niestlé, Lausanne, Paris
- FOUCAULT, M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- FREI, H., 1929, *La grammaire des fautes*, Edition de 2007, Rennes, Ennoia.
- GODARD D., 1988, *La syntaxe des relatives en français*, Éditions du CNRS
- GADET F., 1989, « La relative non-standard saisie par les grammaires », in *Linx* 20, p. 37-42.
- GADET F., 1992, *Le français populaire*, Que sais-je, PUF.
- GODARD, D., 1988, *La syntaxe des relatives en français*, Éditions du CNRS.
- GUIRAUD, P., 1965, *Le français populaire*, Que sais je 1172, PUF.
- HUGO, V., 1831, *Notre Dame de Paris*, Édition de 2002, Paris, Flammarion.
- KINTSCH, W., VAN DIJK, T.A., 1985, *Strategies of discourse comprehension*, New York, Academic Press.
- KINTSCH, W., Van Dijk, T.A., 1976, « Comment on se rappelle et on résume les histoires », in *Langages* 40, p. 98-116.
- KLEIBER, G., 1987, « Relatives restrictives et relatives appositives : une opposition introuvable », in *Langages* 88.
- KLINGLER, D., & VERONIQUE, D., 2012, « La grammaire des Fautes de Henri Frei (1899-1980) : fautes et fonctions », in *Vers une Histoire de la grammaire française. Matériaux et perspectives*, Édité par B. Colombat, J.-M. Fournier, V. Raby, Paris, Honoré Champion, p. 291-310
- KLINGLER, D., 2009, « Syntactic complexity and discourse complexity in Japanese L1 and French L2 : three case studies », in *The advanced learner variety : the case of French*, E. Labeau & F. Myles (Eds.), Oxford, Peter Lang, p. 221-241.
- KLINGLER, D., 2012, « subordination et coordination : une opposition indécidable ? l'exemple d'énoncés complexes produits par deux japonaises apprenant le français » in KAMPER et SKUPIEN (eds), *Recherches récentes en FLE*, Peter Lang, p. 97-122.
- LEFEBVRE, C., 1982, « Qui qui vient ? ou Qui vient ? Voilà la question », in C. Lefebvre (Ed.), Tome 1, p. 45-101.
- LE GOFFIC, P., 1993, *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette.
- LE GOFFIC, P., 2000, « Subordination et connecteurs : quelques propositions à partir de l'Essai de grammaire de langue française de Damourette et Pichon », in *Syntaxe et Sémantique 1*, PU de Caen, p. 17- 37.
- MOLIÈRE, *Théâtre complet*, Paris, Edition Salamandre, Imprimerie Nationale, 1997.
- MOREL, M.A ; et DANON-BOILEAU, L., 1998, *Grammaire de l'intonation du français*, Paris, Ophrys.
- PÊCHEUX, M., 1990, *L'inquiétude du discours*, textes choisis et présentés par Denise Maldidier, Paris, Cendres.
- PROPP V., 1970, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil. Edition originale, 1928, Nauka, Leningrad.
- RADFORD, A., 2004, *Minimalist Syntax. Exploring the structure of English*, Cambridge, CUP.

Dominique Klingler

RASTIER, F., 2005, *Discours et texte, Première partie*, in *Texte* revue en ligne : www.revue-texto.net

RIEGEL, M., PELLAT, J.-C., RIOUL, R., *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 1994.

ROUSSEAU J.-J., 1750, *Lettre de Jean-Jacques Rousseau de Genève, sur une nouvelle Réputation de son Discours, par un Académicien de Dijon, [nommé Lecat, chirurgien à Roüen]*, Edition de 1970, Paris, NRF La Pléiade, p. 97-102.

SAUSSURE, L.-F., 1916, *Cours de Linguistique Générale*. Edition de 1972, Paris, Payot.

SLATKA, D., 1975, « L'ordre du texte », in *ELA* 19, p. 30-42.

TOURATIER, C., 1980, *La relative. Essai de théorie syntaxique*, Paris, Klincksieck.